

PETER

- Peter ?
- Oui M'man, répond l'enfant en touchant le plafond avec ses doigts encore mouillés par la salive.
- Sors de cette cabane !
- Mmm, t'as vu y'a pas beaucoup de place ! poursuit Peter en s'essuyant les mains sur son jeans.
- Oui, j'ai vu Peter. Allez, viens, on va faire un tour dans le musée.
- D'accord, mais après on rentre à la maison !
- Promis, et je t'achèterai une gaufre sur le chemin du retour.
- Bon, j'arrive, souffle le jeune garçon en sortant de la cahute à toit de chaume.

La jeune femme parcourt le jardin fleuri de mille espèces végétales et traverse la cour en trainant l'enfant par la manche. Elle s'approche de la grande bâtisse, se félicitant d'avoir choisi des baskets confortables. A droite de la porte d'entrée, un magnifique lierre court le long de la façade blanche. En pénétrant dans le hall dallé de carreaux noirs et blancs, elle s'arrête. Seule résonne dans la maison une légère musique classique, un air de violon. Il fait plus sombre et plus frais que dehors par ce mois de juillet. La jeune femme remonte son pull sur les épaules et laisse ses yeux s'acclimater à l'endroit. A droite, une porte donne sur un bureau aux couleurs claires dont elle entrevoit la bibliothèque et la table de travail. A gauche, un grand salon à l'atmosphère feutrée est tendu de rideaux de velours rouge. Une table est dressée sur une nappe brodée à la mode du XVIIIème siècle avec une jolie vaisselle de porcelaine et des

verres en cristal facetté. Le gardien qui se tient dans un recoin du vestibule s'approche d'eux.

- Bonjour Madame, bonjour jeune homme, lance gaiement l'homme d'une soixantaine d'années en dévisageant les deux visiteurs. Bienvenue dans le musée d'Edward Jenner !
- Bonjour Monsieur. Je vous présente Peter. Peter, tu dis bonjour ?

L'enfant renâcle et tire sur son pull à capuche pour y emmitoufler ses mains sales.

- B'jour M'sieur.
- Quel âge as-tu ? poursuit l'homme en redressant sa casquette de gardien.
- Huit ans depuis trois semaines !
- Alors je vais te raconter l'histoire d'un petit garçon qui avait le même âge que toi il y a fort longtemps, en 1796 !
- Ben moi j'étais pas né, parce qu'aujourd'hui on est en 1990 !
- Exact Peter ! Et bien c'est grâce à ce garçon et à un monsieur qui s'appelait le docteur Jenner qu'une maladie très dangereuse, la variole, a été anéantie de la surface de la terre. Venez avec moi !

Peter semble maintenant tout ouïe et suit le gardien. Ils se dirigent vers un confortable sofa où la mère prend place la première. Peter s'installe au fond du canapé à son côté, les pieds suspendus dans le vide. Le gardien avance une chaise face à eux. Peter commente, les yeux rivés sur son interlocuteur :

- Alors c'est comme dans les films d'horreur, il y a des gentils qui se sont battus contre une méchante maladie ?
- Pas tout à fait ! D'abord le docteur avait un précepte : « Ne pas croire, essayer ». Alors il a tenté une expérience risquée sur le garçon. Ecoutes donc cette histoire...

PHIPPS

Vous ne me connaissez pas. Je m'appelle James Phipps et je vous écris aujourd'hui de la petite ville de Berkeley. J'ai toujours vécu dans cette jolie bourgade située à mi-chemin entre Gloucester et Bristol, au sud de l'Angleterre.

Je suis jardinier de mon état, et j'ai passé ma vie à bêcher, binoter, labourer et cultiver la terre. J'ai bientôt 65 ans, et je continue tous les matins de prendre mes outils pour aller préparer les sols. Là, le soleil se couche sur la vallée. Je suis installé à mon bureau, et vous devez certainement vous demander comment un simple jardinier sait écrire, confortablement assis dans un salon. Je vais tout vous expliquer, car, Messieurs les Parlementaires, je prends la plume pour faire une requête.

Ce salon depuis lequel je vous écris est situé dans une fort aimable demeure dont je suis, de surcroît, le propriétaire. Vous la trouvez en prenant Salter Street, puis en remontant la High Street de Berkeley. Là, vous tournez à droite au niveau de l'église épiscopale St Mary Church. Cette paroisse fait la fierté des gens de Berkeley car elle est la plus importante du comté de Gloucestershire. C'est là que j'ai été baptisé à l'âge de 4 ans. Ma maison se situe en face de l'église.

Mon père était un simple travailleur sans terre, un jardinier, comme moi. Il a épousé ma mère qui était laitière dans un village voisin. Chaque matin, elle partait à la tâche chez ses employeurs, une riche famille du district de Stroud dont la principale ressource provenait d'un large cheptel de vaches. Il faut dire que dans notre région pluvieuse, l'herbe est bien verte et le pâturage propice pour nourrir les bêtes. Donc ma mère partait à cinq heures pour la traite des vaches. Puis elle se rendait avec les autres laitières dans la ferme au pied du château de Berkeley pour transformer le lait encore chaud et mousseux en beurre et fromages destinés au marché du bourg. Pendant ce temps, mon père vaquait à ses occupations de jardinier, voué à travailler selon la saison et le bon vouloir de ses employeurs, soit aux champs, soit dans les parcs communaux, soit chez les particuliers avides de parfaire leur jardin à l'anglaise...

Fils unique, j'ai été élevé par la nourrice du village. La grosse Madame Birch était une ancienne laitière reconvertie après avoir donné naissance à onze enfants dont cinq n'ont pas survécu à leurs premières années. Il faut dire qu'en 1788, année de ma naissance, l'Angleterre subissait de plein fouet le décimement de ses populations, causé par des maladies contagieuses et mortelles, dont la plus redoutée était la variole.

Le Royaume comptait moins de dix millions d'habitants dont près de la moitié était des paysans comme mes parents. Concernant leur progéniture, la loi qui interdirait le travail aux enfants de moins de huit ans serait votée seulement dix ans plus tard. Donc je travaillais aussi aux champs, avec les autres enfants pauvres du village l'âge passé d'être gardés par Madame Birch.

JENNER

J'ai acheté cette demeure qui appartenait à la famille Weston en 1785. J'allais me marier avec Catherine Kingscote, et je voulais que nous nous installions définitivement dans mon village natal, Berkeley. J'ai immédiatement été séduit par cette grande bâtisse carrée, imposante mais avenante. Ses murs en chaux blanche éclaboussent de lumière les visiteurs qui traversent la grande cour avant. Deux rangées de larges fenêtres à carreaux entourent le seuil de la porte, et une partie de la façade est recouverte d'un magnifique lierre. La toiture est agrémentée de deux cheminées symétriques et majestueuses, et dès ma première visite, je déclarais cette bâtisse parfaite pour y recevoir mes futurs patients. D'autre part, elle date du XVIIIème siècle et fut construite sur le Chantry, un terrain associé à une ancienne communauté de moines à côté de l'église. Or j'y avais vécu toute mon enfance, mon père en étant le vicaire.

Les gens me connaissent ici en tant qu'Edward Jenner, fils du révérend de Berkeley. J'en suis très fier mais il me laissait orphelin à cinq ans. A quatorze ans à peine révolus, je fus envoyé en tant qu'apprenti chez l'apothicaire de Chipping Sodbury, puis chez Mr Ludlow, un chirurgien de campagne. Il est vrai que je montrais très tôt des prédispositions pour les études, en particulier sur l'anatomie. Puis je me perfectionnais aux côtés du Professeur George Harwicke sur les pratiques médicales et chirurgicales. En acceptant de m'apprendre les bases de son métier, ce chirurgien, ami de feu mon père, m'ouvrait également la voie royale pour entamer des études à l'université de St George, à Londres. Et à

vingt-et-un ans, je devenais l'étudiant du Docteur John Hunter, un des plus célèbres chirurgiens anglais du moment. Ce fut une rencontre décisive.

Laissez-moi vous parler plus en détail de cet homme d'exception. Biologiste, anatomiste et scientifique expérimental, Hunter fut celui qui en une phrase changea ma vie. Il répétait sans cesse à ses élèves : « Ne croyez pas, essayez ». Les études à ses côtés demandaient analyse, précision, curiosité. Au fil des années, nous entretenîmes des relations privilégiées et il devint un père de substitution pour moi, me communiquant sa passion pour les recherches en tout genre.

Ouvert à toutes les nouvelles expériences, les dernières inventions et les pratiques inédites, c'est lui qui me présenta au Capitaine Cook et me fit classer les espèces que l'aventurier rapporta de son premier voyage. A tel point que ce dernier me proposa de repartir avec lui en 1772, ce que je déclinai pour revenir à Berkeley. Il me semblait que devenir médecin de campagne plutôt qu'épouser une carrière de chercheur voyageur ou de chirurgien londonien serait plus en adéquation avec mes désirs profonds. Je voulais rester proche de la nature, des gens ordinaires et très attaché à ma ville.

Je rentrais donc chez moi, où je soignais avec application une population rurale affectée par la redoutable variole. C'est là que je rencontrais ma future femme, jeune étudiante de Gloucester venue à Berkeley pour remplacer le libraire contaminé par la variole et décédé deux mois plus tôt. C'est également à cette époque que j'entendis parler d'une étrange croyance entretenue par les paysans : seuls les laitiers étaient protégés de la variole. Curieux de nature et inspiré par

mon maître de toujours, Hunter, je décidais de me pencher sur ce fléau.

PHIPPS

De là où je vous écris, je vois encore la cahute en pierres brutes recouverte de son toit de chaume si typique du comté où je vécus l'expérience de ma vie. Celle qui, cinquante ans plus tard, reste encore gravée à jamais dans ma mémoire.

Les fleurs étaient sorties plus tôt que d'habitude pour un mois de mai. Comme tous les habitants du coin, nous connaissions bien la famille Jenner. Mon père préparait la vigne située à côté du Chantry et entretenait le jardin du docteur. Moi, j'allais avoir huit ans, comme Edward Jr, son fils. Nous étions bons copains et allions souvent ensemble pêcher dans la rivière Severn. J'aimais bien le docteur car il était très gentil avec nous, et je pense qu'il nous aimait bien aussi.

Un de ces matins encore couverts de rosée, il convoqua mon père car il souhaitait faire une expérience sur moi. Il voulait m'inoculer de la vaccine, ce pus obtenu sur les pis contaminés des vaches et qu'il considérait prémunir de la variole. Puis il me vaccinerait avec la véritable variole dont selon lui je serais dès lors totalement immunisé. Mon père tenait à moi comme à la prune de ses yeux et savait que je risquais, comme toute la population du comté, d'être un jour infecté par cette maladie mortelle. De tous les garçons pauvres du village, j'étais le seul à n'avoir jamais été malade. Le docteur avait besoin de moi. Mon père avait toute confiance en lui. Il accepta.

Ce 14 mai 1796 exactement, le médecin m'installa sur un lit de fortune dans la cabane de son jardin. Il avait aussi demandé à Sarah Nelmes, une laitière que connaissait ma mère, d'être présente. Avant de partir, mon père me rassura, expliquant que j'étais en excellente forme et que je ne souffrirais pas. Le Docteur Jenner incisa alors l'avant-bras de Sarah qui blanchit d'un coup. De ce que j'avais compris, la jeune femme de vingt ans avait contracté cette vaccine transmise par la vache dont elle s'occupait baptisée « Blossom ». Puis il me fit deux petites coupures dans ma peau et posa le fluide rougeâtre de la laitière sur mes plaies.

Après avoir bandé mon poignet, il m'imposa de rester couché dans la cabane jusqu'à nouvel ordre. J'étais allongé sur une pailleasse à même le sol dénudé et froid, dans la pénombre. Là, mon esprit vagabond avait apprécié cette mise en quarantaine, loin du travail quotidien aux champs. Je profitais d'être dans cet antre au fond du jardin pour ne rien faire, dormir, penser, rêver. Je voyais par le seul orifice l'explosion de couleurs printanières et ressentais les rayons chauds du soleil. Mais que le temps me parût long, sans gambader avec mes copains, sans voir ma famille occupée à traire le lait ou sarcler les vignes !

Chaque jour qui passait était réglé par les visites du praticien. Il apparaissait avec un gros dossier, sortait une feuille, se calait à ma hauteur en s'accroupissant sur ma pailleasse. Là, il m'examinait. Il observait mes yeux, inspectait ma gorge, pressait mes ganglions, palpait ma peau, auscultait mon corps, vérifiait ma température. Puis il me posait des questions, écrivait lentement, raturait avec précision, dessinait sur la grande feuille à carreaux. Une fois cette consultation terminée, il se

levait et je savais qu'il reviendrait le lendemain à la même heure.

Au bout du septième jour, je me plaignis d'un mal à l'aisselle. Jenner nota les informations sur mon état du jour, me rassura, puis comme d'habitude, s'en alla. Le neuvième jour, j'eus mal à la tête, ressentis quelques frissons et pour la première fois je négligeais la soupe de pommes de terre préparée par la femme du docteur. Ce dernier inscrivit quelques mots sur son gros cahier, parut satisfait malgré ma fatigue apparente. Je me sentais seul et me mis à pleurer. Avec beaucoup de douceur, il me consola et m'indiqua que la première partie de l'expérience touchait bientôt à sa fin. Il me félicita, me disant que j'étais brave et que nous nous reverrions régulièrement. Selon lui, je ne craignais plus rien. Il avait raison. Le lendemain, j'étais en pleine forme et j'avais faim. Le Docteur Jenner m'autorisa à me lever pour rentrer chez moi. Je retournais aux champs préparer les moissons à venir.

JENNER

Armé de mon doctorat en médecine obtenu à l'université de St Andrews et fraîchement élu à la Royal Society, j'étais heureux de revenir sur mes terres. Dès 1785, je m'installais comme médecin de campagne et prodiguais mes conseils et mes soins aux riverains de mon village et alentours. Seul médecin du comté, je m'appliquais à soigner tout le monde, femmes enceintes ou nourrissons, accidentés ou malades, légèrement grippés ou mortellement infectés, riches ou pauvres... Autour de moi, l'épidémie de variole et ses ravages me

préoccupaient car 95% de la population était touchée par ce fléau. Pour les rescapés de la maladie, la majorité en conserverait d'abominables cicatrices avec une peau marquée et le visage affreusement grêlé. Pour les séquelles les plus atroces, je dénombrais un grand risque de fausses couches, des cas élevés de cécité et de membres déformés à vie... Surtout, 90% des morts par variole avaient moins de cinq ans. Jeune père de famille – après mon aîné Edward Jr né en 1789, Catherine et Robert étaient nés en 1794, j'étais conforté sur l'urgence de tenter une expérience... Entouré de cette population à risque, il me fallait vérifier cette croyance qui disait que les laitières et les valets de ferme étaient protégés naturellement contre la variole après avoir souffert la variole des vaches – la vaccine... Et à l'instar du docteur Hunter, je décidais de mettre à exécution son précepte : « Ne croyez pas, essayez ».

J'avais étudié et noté avec application, année après année, cas après cas, consultation après consultation, méthodiquement, les ravages physiques de la variole. Je relevais une période d'incubation de 12 jours, dont les premiers signes étaient une fièvre élevée avec des douleurs dorsales et abdominales et des maux de tête. Cette phase d'invasion violente impliquait souvent nausées et vomissements accompagnés de frissons. Apparaissaient alors les premières éruptions sous forme de taches rouges transformées en vésicules et enfin en pustules contenant des petites bulles de pus. Toutes ces lésions débutaient sur la face pour se propager progressivement sur le reste du corps. Le quatrième jour, un exanthème érythémateux marquait le front, les tempes, descendait aux poignets, mains, pieds en enfin vers le tronc. Quelquefois, la langue et le pharynx étaient touchés. Puis les éléments éruptifs (les macules

devenues papules puis vésicules et enfin pustules) du cinquième jour pouvaient signaler une mort imminente. Pour les survivants, au huitième jour, les pustules se desséchaient enfin avec la chute définitive de la fièvre, et marquaient le début d'une longue convalescence et des cicatrices indélébiles...

Je considérais la possibilité qu'une fois la vaccine inoculée, le patient ne pouvait plus être affecté par la variole sévère, celle aux séquelles graves voire mortelles.

Bien sûr la variolisation existait déjà depuis le XIème siècle, prodiguée par les Chinois ! Cette découverte avait transité par Constantinople au début du XVIIIème siècle puis avait été importée en Occident par Lady Montagu, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie... Jusque-là il s'agissait d'une méthode classique de transmission volontaire de la variole sous une forme peu virulente pour protéger d'une variole grave, mais dont le manque de fiabilité engendrait 2% de taux de mortalité sans connaître non plus le taux de protection final.

En rapprochant la variole des vaches – la vaccine – inoculée par mes soins, et la véritable variole, j'espérais immuniser le patient définitivement contre sa forme mortelle. Ce serait alors une alternative inédite et incontestable à la variolisation qui pourrait changer le monde... Je devais aussi prouver que la vaccine pouvait être transmis d'une personne à une autre en tant que mécanisme de protection... Fort de ce constat, je cherchais un cobaye qui n'aurait subi aucune contamination pour tenter mon expérience.

Mon choix se porta rapidement sur le fils de mon jardinier, James Phipps qui n'avait jamais été malade et travaillant aux champs bénéficiait d'un corps robuste.

J'entrepris son père moyennant une somme équivalent à un an de son salaire. Il fut décidé que l'enfant resterait chez moi le temps de l'expérience, et je demandais au révérend Ferymann de construire spécialement une cabane en chaume pour l'y accueillir.

Enfin, le 14 mai 1796, je transmettais la vaccine de bras-à-bras entre Sarah Nelmes une trayeuse infectée par le virus depuis trois mois, et le jeune Phipps. J'allais enfin arrêter de croire et essayer !

Cette première phase passée, je lui inoculais la véritable variole. Pendant dix jours, je consignais consciencieusement à chacune de mes visites l'évolution de la santé de l'enfant dans mes cahiers. A ma grande satisfaction, excepté une légère fièvre, aucun des symptômes de la variole que j'avais méticuleusement retranscrits pendant des années n'apparurent. Je m'empressais de relater très précisément le processus de transmission, les temps d'évolution, les moindres changements sur mon petit patient dans le recueil que je conservais dans ma bibliothèque.

Les mois suivants, je prémunissais de manière régulière et récurrente mon jeune cobaye de la variole. Jamais il ne fut infecté par la maladie. Devant l'observation méthodique, objective et vérifiée de cette transmission d'un bras à l'autre, je prouvais ainsi que ma théorie fondée sur le qu'en dira-t-on de mon comté était avérée. J'entamais alors à mon niveau une vaccination à partir des laitières, valets de ferme et tout autre individu au contact des vaches insensibles à l'inoculation à toute la population locale.

PHIPPS

Après cette semaine passée dans la cabane, je continuais de voir régulièrement le Docteur Jenner. Il me vaccina une bonne vingtaine de fois après cette première expérience, et à aucun moment je n'eus à souffrir des symptômes de la variole. Il avait raison, j'étais immunisé contre la maladie. Conforté dans son analyse, le médecin fit rapidement de même avec ses propres enfants. Je voyais d'ailleurs souvent Edward Jr, car la même année, son père me prit à son service comme assistant jardinier. J'étais heureux car je préférais de loin m'occuper de son jardin et tailler ses rosiers plutôt que labourer les champs. C'est là que j'entrais pour la première fois dans cette maison.

Le docteur m'avait demandé d'aider une patiente, Madame Hampshire, qui avait du mal à marcher. Je poussais la large porte devant la vieille dame en la tenant par le bras. L'entrée était magnifique, avec un beau sol carrelé noir et blanc. A gauche une porte donnait sur un grand salon aux murs rouges. Le parquet était brillant et parfumé à la cire. Au milieu de la pièce réchauffée par de gros rideaux rouges se dressaient sur un tapis grenat, une sobre table en bois avec six chaises et le couvert mis pour trois.

En face, une autre porte distribuait une pièce que j'imaginais immédiatement accueillir les patients en consultation. L'ambiance y était studieuse, avec une grande bibliothèque pleine de livres reliés. A côté de la cheminée, je découvrais le bureau légèrement en désordre où travaillait le médecin. Pourquoi je vous parle de tout ça ? Et bien laissez-moi vous présenter le véritable Edward Jenner.

Après la consultation de Madame Hampshire, il me demanda de rester déjeuner avec sa femme et lui. Du haut de mes dix ans, vous imaginez ma surprise et ma gêne ! Mais j'acceptais avec empressement, me souvenant du goût inoubliable de la soupe de Madame Jenner. Je passais là un bon moment en leur compagnie, leur racontant l'éclosion des nouvelles boutures et la naissance imminente d'une portée de moineaux installée non loin de la cabane.

C'est ainsi que je découvris ses passions. Vous souvenez-vous qu'en 1772 il avait décliné le voyage en compagnie de Cook ? Le Docteur Jenner avait conservé son amour pour les sciences naturelles et étudié de nombreuses espèces animales et végétales. En résultaient sur l'homme de science une fascination et une connaissance approfondie sur une espèce en particulier : le coucou.

A la fin du repas, il alla chercher dans sa bibliothèque l'étude qu'il avait publiée et qui, je ne le sus que ce jour-là, lui valait d'être membre à la Royal Society de Londres. Je comprenais à la vue des dessins que son observation de l'oisillon permettait de conclure que ce jeune coucou évinçait les œufs et les poussins des parents adoptifs du nid. Nous partîmes dans un débat passionnant sur cette espèce que j'affectionnais aussi.

Dès lors, nous prîmes l'habitude de nous voir après ses consultations pour épier la ponte des oiseaux. Devant mon intérêt grandissant pour les sciences naturelles, je me retrouvais finalement sur les bancs de l'école communale aux côtés de son fils Edward Jr. En quelques années, je savais lire, écrire, compter et continuais d'étudier la biologie. Nos relations devinrent celles d'un père et son fils, et je vivais désormais tous les moments familiaux avec ses proches. Je découvrais

un homme complexe et doué d'une curiosité insatiable. La médecine et la nature n'étaient pas ses seuls intérêts. Il adorait la musique et jouait parfaitement du violon. Et saviez-vous qu'il écrivait aussi des poésies ? Un jour, il prit un papier sur son bureau et, se tournant vers Edward Jr et moi qui étudions après la classe, déclama des vers. Je lui demandais le nom du poète et il me révéla qu'il était l'auteur de ces alexandrins. Puis il fouilla dans sa belle bibliothèque en bois clair et me tendit un ouvrage. Je le parcourais et découvrais qu'il avait composé des centaines d'autres poèmes !

J'étais médusé par son caractère tout à la fois rassurant et si inattendu. Un autre jour, il me fit demander par Edward Jr avec lequel je m'entendais comme un frère. J'arrivais dans la grange attenante à la maison où je pénétrais pour la première fois. Il avait transformé cette simple remise en véritable atelier où il projetait de construire avec tout le matériel nécessaire... une nacelle. Jenner avait suivi les tribulations d'un certain Mr Montgolfier, inventeur du premier ballon dirigeable en France en 1784, et s'était mis en tête de voler lui aussi ! Jamais à cours d'énergie, le médecin lança deux fois son propre ballon d'hydrogène. En riant, il me lançait à tue-tête « Ne crois pas, essaye James, tu vas voler ! » et il réussit à voler douze miles. Pour ma grande fierté je fus une fois encore son cobaye et son assistant...

JENNER

Je partageais les résultats de ma vaccination à la vaccine avec le docteur James Campbell, fidèle collaborateur du Docteur Hunter et dont je m'étais rapproché ces derniers temps. Je dédiais le succès de mon expérience en pensée à mon mentor, décédé deux ans plus tôt et qui m'avait laissé orphelin de ses conseils avisés. Mais je n'étais pas satisfait. Campbell et moi-même étions convaincus que la vaccination réalisée sur cet enfant en pleine santé pourrait, exécutée à grande échelle, éradiquer tôt ou tard la variole. Je ne pouvais pas en rester à mon niveau local, je devais partager ma découverte avec plus grand nombre.

Dès la fin de mon étude sur Phipps, je reportais toutes mes observations dans un rapport intitulé « Enquête sur les causes et les effets de la vaccine » et que je m'empressais de publier. J'adressais en 1798 mon rapport à la Royal Society de Londres, à laquelle j'avais été admis grâce à un précédent ouvrage sur l'espèce du coucou.

A ma grande surprise, l'impression me fut refusée. Très rapidement, des opposants à mes recherches contestèrent l'innocuité de ma méthode. Certains dénoncèrent même mon étude, prétextant que je voulais par là-même contrarier les desseins de la providence ! J'étais abasourdi, pensant avoir au contraire prouvé les bases de l'immunologie appliquée à la variole. Je compris que je ne serais pas suivi par les instances médicales anglaises. Je décidais alors d'imprimer le résultat de mon expérience à mes frais et commençais une active propagande contre la variole.

Pendant les années qui suivirent, j'entrepris d'immuniser un maximum de gens de Berkeley et des contrées avoisinantes. Ce fut un travail éreintant et je prenais à ma charge l'intégralité des frais nécessaires à cette vaccination de masse.

Ma cahute au fond du jardin servit plus que je ne le pensais ! Je recevais des hommes, des femmes et des enfants dans cette officine de fortune... A tel point que les gens du pays surnommèrent ma cabane « le temple de la vaccine ». A ma grande joie, j'appris que plus de cent mille personnes en Angleterre bénéficièrent de ma méthode d'immunisation contre la variole en ces temps. Enfin reconnu pour ce travail de titan et avec des résultats au-delà de mes espérances, j'obtins en 1802 par la Chambre des Communes une subvention de dix mille livres sterling. Mais que de morts inutiles entre temps...

Parallèlement, je persistais dans mes recherches sur les espèces ornithologiques et mes explorations sur le coucou. Là, j'essuyais un nouvel échec. Mon nouveau travail fut rejeté par les naturalistes anglais, invoquant une pure absurdité des résultats de mes études ! J'étais dépité, aussi j'en profitais pour me consacrer à d'autres joies. Outre la musique et l'écriture auxquelles je m'adonnais le soir en famille pour me détendre de mes longues journées, j'appréciais de profiter de mon jardin, bien entretenu par Phipps que j'avais depuis embauché comme jardinier. Cela me permettait tout à loisir de poursuivre mes tests d'inoculation répétitifs sur le jeune garçon. Je découvris rapidement un enfant intelligent et curieux, j'appréciais son approche cartésienne et son sens de l'observation critique. Je demandais au révérend Ferryman de bien vouloir prendre le petit Phipps aux côtés de mon fils et payais toute sa scolarité.

Grand bien m'en prit, cet enfant dépassa toutes mes attentes et devint pour moi comme un second fils. C'est avec l'adolescent que je poursuivais aussi la géologie et l'étude des spécimens animaliers et que je partageais tout événement botanique ou animal.

D'un côté, j'étudiais la faune et la flore au quotidien avec James et sa passion pour tout ce que j'entreprenais me donnait des ailes. De l'autre, je conservais des relations privilégiées avec le Docteur Campbell, avec qui je discutais des dernières avancées médicales mondiales.

Un jour de 1803, un télégramme m'annonça la venue de Campbell à Berkeley. Je sautais sur l'occasion pour présenter mon petit protégé au docteur londonien, assuré de l'intérêt de cette rencontre autour des thèmes si chers à tous.

PHIPPS

C'était un jour gris et pluvieux d'automne 1803.

La « Royal Jennerian Society » créé cette même année avait permis au docteur Jenner de devenir rapidement l'un des hommes de médecine les plus reconnus par ses pairs en Angleterre et en Europe.

Le Docteur Campbell dont j'avais tant entendu parler, arrivait ce matin de Londres pour rendre visite à son confrère. Nous étions tous sur le qui-vive, ravis et excités à l'idée de pouvoir partager de visu les derniers comptes-rendus des recherches tant biologiques que scientifiques de Campbell.

Je me souviens encore de l'homme. Assez grand, cheveux fins et gris, il portait un bel habit en velours à gros boutons et sa culotte assortie, une chemise blanche

à jabot fraîchement repassée et des bas si fins que jamais je n'en avais vu portés de pareils à Berkeley. Ses chaussures étaient ornées de grosses boucles et l'on voyait qu'elles n'avaient jamais connu la boue des terres du comté.

Nous nous installâmes dans le salon aux rideaux rouges. Jenner, son fils et moi étions droit dans le sofa face à l'éminent docteur assis dans un fauteuil. Notre visiteur attendit que Madame Jenner serve les verres de brandy puis qu'elle disparaisse de notre vue pour prendre la parole. Il n'était guère porteur de bonnes nouvelles...

Sa venue concernait le processus d'inoculation dont le Docteur Jenner revendiquait la paternité. La Royal Society de Londres avait mandaté le sexagénaire pour faire part à Jenner d'une information qui allait paraître sous peu dans la presse britannique.

Le Docteur Campbell s'éclaircit la gorge puis choisit ses mots pour énoncer d'une voix haute et claire qu'un certain Benjamin Jesty, agriculteur du Dorset, avait donné l'immunité à sa femme et ses enfants au cours d'une épidémie de variole. Le souci résidait dans la méthode utilisée qui était parfaitement identique à celle revendiquée par Jenner, et plus encore par la date de sa découverte, située en 1774 !

A l'écoute de cette nouvelle, je sentis les forces, l'ambition, et la volonté de Jenner voler en éclat. Sa découverte primordiale et tous ses travaux scientifiques étaient remis en cause par un simple paysan !

Par ailleurs, je comprenais que cette nouvelle contrecarrerait les projets de la « Royal Jennerian Society », créée avec l'aide financière de la Chambre des Communes. Immédiatement Campbell suggéra un coup monté par les docteurs Woodville et Pearson.

Farouches opposants à Jenner, ils colportaient que son travail n'était qu'une variante de la variolisation. Surtout, le docteur Pearson, fondateur de « l'Institution Originale Vaccine Pock », avait présenté le dossier réalisé par Jesty avant la reconnaissance de Jenner par la Chambre des Communes. Faute de dossier abouti et preuves, celui-ci avait été débouté par la célèbre institution...

Nous passâmes une partie de l'après-midi à réfléchir à une solution pour sortir le docteur Jenner de cette mauvaise passe. Pour la première fois « le » Edward Jenner que je connaissais, toujours positif et énergique, était effondré et taiseux. Il était anéanti.

JENNER

Les jours qui suivirent la visite de Campbell furent terribles.

La Chambre des Communes remettait en cause ma découverte, mes recherches, mon nom, ma réputation, ma vie. James et Edward Jr furent une présence importante pour moi. Ils m'accompagnèrent le long des bords de la rivière Severn à l'affut de fossiles. Je complétais ainsi ma collection commencée à leur âge et me vidais l'esprit. De retour à la maison, je m'enfermais dans mon bureau. Je gardais en tête toutes les vies que j'avais sauvées depuis dix ans. Ne pas poursuivre la vaccination induisait de laisser mourir des milliers de gens. En tant que médecin proche du peuple, cela m'était insupportable. Je décidais de me battre.

Je mis plus de deux ans à monter mon dossier réunissant rapports, constats, preuves, diagnostics,

bilans etc. Je découvris à cette occasion que plusieurs autres anglais, danois et allemands avaient également induit artificiellement la vaccine contre la variole. Pendant tout ce temps, je fus ridiculisé tant par la voie de dessins satiriques que par le clergé qui affirmait « infâme » d'inoculer des patients avec du matériel provenant d'animaux contaminés. Enfin, je rendais mes comptes et expliquais mes recherches devant la Chambre des Communes qui statua sur mon sort. Le Docteur Pearson fit une défense virulente du dossier Jesty. Mais par manque de preuve et à défaut de la présence de Benjamin Jesty en personne pour démontrer son travail, j'eus gain de cause. Bref après des semaines d'attente, je fus finalement confirmé dans mon rôle de père de la vaccination. Grâce à cette reconnaissance désormais officiellement établie, je profitais d'un séjour à Londres pour être présenté aux souverains alliés.

De son côté et pour ma plus grande fierté, Edward Jr entama des études de médecine générale. Quant à James, ses dix-sept ans de muscles et ses études lui avaient permis de créer sa petite entreprise d'horticulture. Face au succès grandissant, il continuait de s'occuper exclusivement de mon jardin, déléguant les commandes toujours plus nombreuses à une armée d'apprentis jardiniers. C'est une autre armée qui se référa alors à mes recherches.

Napoléon avait entendu parler de tous les détails de cette expérience par le Docteur Guillottin qui semblait suivre de près mes études. Je connaissais cette sommité médicale française de nom, car figurez-vous que ce dernier fut l'inventeur d'une étonnante machine dont l'utilisation avait été considérable durant la Révolution Française. Bref, le docteur Guillotin avait

obtenu le soutien du pape pour obtenir l'immunisation systématique de toute la population française déjà fortement touchée par le fléau de la variole. Fort de cette décision, Napoléon fonda une « Société pour l'extinction de la petite vérole par la propagation de la vaccine » et fit inoculer son propre fils, futur roi de Rome. L'Empereur désirait propager l'expérience à toute son armée avant de rendre ce vaccin obligatoire en France. Je ne pouvais espérer plus belle victoire... avant d'apprendre que Napoléon fomentait l'invasion de l'Angleterre et appréhendait la contamination de son armée une fois sur nos terres !

PHIPPS

En 1807, le Roi d'Angleterre offrit vingt mille livres sterling supplémentaires à la « Royal Jennerian Society » pour continuer cette promotion et endiguer l'épidémie. Jenner découvrit aussi que le vaccin n'était pas permanent et devait être renforcé tous les cinq à dix ans.

Au milieu des années 1810, le pays subît une crise bancaire et une crise industrielle de surproduction affecta les salaires. Quant à l'agriculture, elle couvrait tout juste les besoins de la population, en particulier avec de mauvaises récoltes deux ans de suite. Face à l'état général de l'Angleterre et face à la variole qui se propageait de nouveau à cause d'une baisse de la vaccination, le Docteur Jenner retourna à Londres. Ce furent des années compliquées pour lui. Son fils Edward Jr, mon frère de cœur, décéda de tuberculose à vingt-et-un ans, précédant la mort de sa femme cinq ans plus tard. Je conservais sa maison en état pendant toutes

ses périodes d'absence loin de Berkeley. En 1821, il revenait enfin s'installer définitivement en tant que maire de la ville, juge de paix et médecin nommé auprès de notre Roi George IV.

Pour ma part, je réchappais miraculeusement à la tuberculose pendant l'année 1818. Nous étions restés proches durant ces années, chacun à nos activités mais nous réunissant toujours dès que l'un d'entre nous avait découvert qu'une nouvelle race, qu'une nouvelle espèce... Un jour, il me convoqua dans son bureau. Il prit un pli dans sa bibliothèque, à côté de ses gros recueils d'odes et me le tendit. C'était un dossier retenu par un simple ruban. Il me demanda de l'ouvrir uniquement à sa mort.

Puis la santé du docteur se dégrada rapidement, victime de plusieurs crises d'apoplexie. Le 26 janvier 1823, c'est dans la pièce qui lui servait de bureau qu'il céda finalement à un AVC. Je me chargeais de son enterrement qui eut lieu dans la ville de Berkeley. Le nouveau vicaire fit un magnifique sermon, et ses proches et ma femme et nos enfants l'accompagnèrent dans sa dernière demeure.

A l'époque je vivais avec ma famille dans une maison louée un peu plus bas sur Canonbury Street. Quelques jours plus tard, j'attendais le retour de ma femme, fleuriste de notre ville, pour découvrir ensemble le document. Preuve de son attachement, le docteur faisait de moi son légataire universel. Je devenais ainsi à sa mort l'unique héritier de la maison depuis laquelle je vous écris.

Messieurs les Parlementaires, j'en viens donc à ma requête. Le temps a passé depuis ce fameux 14 mai 1796, et à l'heure où je vous écris, je pense être au crépuscule de ma vie. J'ai eu une femme et deux

enfants magnifiques qui ont été, bien sûr, épargnés par la variole. Des milliers d'autres hommes, femmes et enfants ont été recueillis, inoculés et sauvés par le Docteur Jenner. Des millions d'individus ont été épargnés grâce à sa découverte de la vaccination. Combien de vies exactement ont été sauvées par cet homme ? Je sais que l'épidémie de variole n'est pas encore endiguée, que la route sera encore longue. Mais depuis bientôt soixante ans, personne, hormis l'existence de la « Royal Jennerian Society », n'a rien fait pour pérenniser la mémoire de cet homme d'exception. Je pense qu'il me revient de me battre à mon tour pour sa reconnaissance post mortem. Ne pourrait-on lui rendre hommage ?

Vous savez maintenant combien il aimait le Chantry, son jardin, la nature, la végétation de ce lieu. J'y suis moi-même attaché depuis toujours. Quel meilleur endroit pour poursuivre son œuvre et garder son souvenir ? Ne pourrait-on imaginer cette maison ouverte à la population et dédiée au public ? J'aimerais pouvoir léguer à mon tour les passions de ce grand homme au reste du monde. Faire connaître ses recueils de poèmes et de poésie, ouvrir son atelier avec les maquettes de ses ballons, exposer les fossiles amassés sur les rives du comté...

Les visiteurs se promèneraient dans le jardin que j'ai planté, arrosé, cultivé avec amour. Ils entendraient les coucous cachés dans les bois adjacents et goûteraient les cépages de la vigne du Chantry... Messieurs les Parlementaires, je mets à votre disposition l'héritage que j'ai reçu du Docteur Edward Jenner le 20 Janvier 1823, dans l'espoir que ma demande de musée soit un jour acceptée.

PETER

L'homme s'est tu, laissant l'air de violon retentir toujours dans la maison silencieuse. L'enfant se tortille sur le sofa, sa mère fixe du regard un petit coucou empaillé dans l'angle de la pièce.

- Alors Peter, elle te plaît mon histoire ? reprend le gardien. Il faut que tu saches une chose : ce musée n'a ouvert qu'en 1966 ! Phipps s'est battu jusqu'à sa mort pour restaurer cette maison mais personne ne s'en est vraiment préoccupé... Les enfants de Jenner l'ont récupérée et vendue à l'église d'Angleterre en 1876 comme vicariat local. Enfin, un jour, le nouveau révérend de Berkeley découvrit des archives. Il en parla à ses paroissiens et ce sont les descendants des patients de Jenner qui transformèrent la maison en musée !
- Donc, entre la demande initiale de Phipps et l'ouverture de ce musée, il s'est passé près d'un siècle ! ajoute la jeune femme.
- Et oui ! reprend le gardien en regardant l'enfant dans les yeux. C'est parce que Phipps a eu le courage d'écrire cette lettre que tu peux visiter cette demeure aujourd'hui. Le gardien soulève sa casquette pour s'essuyer le front d'un revers de main. Et puis tu sais, Peter, cette histoire ne pourrait plus avoir lieu aujourd'hui.
- Ah bon, pourquoi ?
- Jenner a risqué la vie de James pour mener à bien son expérience ! De nos jours, on n'utilise plus les enfants comme cobaye ! On appelle ça « le principe de précaution ».

- Et combien de temps a-t-il fallu attendre pour voir la disparition totale de la variole ? s'enquiert la jeune mère en remettant son pull sur les épaules.
- Chère Madame, l'OMS a déclaré son éradication définitive seulement en mai 1980. Cette maladie ne fait désormais plus partie des six maladies infectieuses les plus meurtrières de l'histoire de l'humanité. Et aujourd'hui deux à trois millions de décès sont encore évités chaque année grâce à la vaccination.
- Et après, que s'est-il passé ? ajouta le garçon captivé.
- Devenue célèbre dans le monde entier, la méthode du Docteur Jenner a été reprise par de nombreux scientifiques. As-tu déjà entendu parler de Louis Pasteur ?
- Mmmm, ça m'dit quelque chose, répond Peter.
- Et bien grâce à sa découverte, Jenner a établi les bases de la médecine préventive moderne. Son travail a influencé des chercheurs comme Pasteur sur l'immunité contre l'anthrax et la rage, ou encore Koch sur la tuberculose trois quart de siècles plus tard. Et c'est Pasteur qui a appliqué le terme de vaccination à ses recherches « en l'honneur de l'immense service rendu par Edward Jenner, un des plus grands Anglais ». Grâce à ce médecin de campagne, aujourd'hui toutes les sciences médicales comme l'immunologie et l'anaphylaxie dérivent de cette mesure d'immunisation passive. Tu comprends ?
- Pas tout... répond Peter, penaud.
- Pas grave mon grand, un jour, tu comprendras !

La jeune femme consulte sa montre, il se fait tard. Elle regarde à travers la fenêtre, le soleil ne va pas tarder à se coucher sur la vallée.

- Cher Monsieur, il est temps que je ramène Peter, dit-elle en se levant. Je vous remercie pour cette passionnante conversation. Peter, on y va ?
- Non, j'ai plus envie ! dit Peter en saisissant un galet dans une boîte remplie de vieux cailloux. Regarde, des fossiles !

Elle attend quelques instants son fils devant la bibliothèque en détaillant les ouvrages. Le gardien s'approche d'eux pour les reconduire à la porte d'entrée.

- Tu sais, Peter, le Docteur Jenner a réussi à sauver des milliers de vies, et Phipps a réussi à sauver sa mémoire ! Chacun à sa façon a cru, essayé et finalement réussi. Alors si j'ai un conseil dans ta vie, c'est « Ne crois pas, essaye ».
- Tu verras, ça marche !